

Fabienne Raphoz,
L'Aile bleue des contes | Presse

Ci-dessous les articles de :

- Isabelle Rûf pour *Le Temps*
- Marie Etienne, *Le Silence des contes*,
La Quinzaine littéraire
- Yann Granjon pour *Pages*
- Elisabeth de Fontenay pour *Libération*
- Tristan Hordé pour *Poezibao*
- Ronald Klapka pour *La Lettre de la Magdelaine*
- Patrick Kechichian pour *La Croix*
- Elise Rousseau, *L'Oiseau mag.*, hiver 2009.
- Evelyne Cevin, *La Revue des livres pour enfants*,
février 2010.
- Paul Louis Rossi pour la revue *Europe*.
- François Fièvre, *Le Conte et l'oiseau, une histoire
naturelle, Ombres vertes* [blog]
- Emmanuelle Sempère | «Des belles et des bêtes.
Anthologie de fiancés animaux | *L'Aile bleue des
contes: l'oiseau*», *Féeries*, 9 | 2012, 291-297.

A travers les contes, Fabienne Raphoz montre l'universalité de la présence de la gent ailée dans notre inconscient.

Le bleu des contes, Fabienne Raphoz le fréquente depuis longtemps, et pas seulement celui, naïf, des fleurs. Elle s'est d'abord occupée de celui qui zèbre de reflets effrayants la barbe noire de l'ogre: Les Femmes de Barbe-Bleue, une histoire de curieuses (Métropolis, 1995) recensait à travers le monde les infinies versions d'un thème universel: la transgression punie, le regard interdit. Depuis son enfance bretonne, Fabienne Raphoz baigne dans l'univers des contes, avec toute leur violence. Elle a emporté ce goût en Haute-Savoie puis à Genève où elle était libraire. En 1998, elle crée la collection Merveilleux aux Editions José Corti, qu'elle dirige, depuis 1996, avec Bertrand Fillau-deau. Cette prestigieuse maison, fondée en 1938, est riche d'un fonds très important: l'oeuvre de Julien Gracq, les surréalistes, beaucoup de poésie. Fabienne Raphoz publie également ses propres textes poétiques aux Editions Héros-Limite à Genève.

La collection Merveilleux est plus qu'une collection de contes populaires. On y trouve la magnifique édition des Contes de Grimm en 2009, des sagas nordiques, des contes de tous pays, mais aussi des essais, le Blanche-Neige de Robert Walser, du Daniel Defoe et du Jules Verne. Fabienne Raphoz elle-même a constitué deux recueils: Des Belles et des Bêtes, une «anthologie de fiancés animaux» (2003), et *L'Aile bleue des contes: l'oiseau*, suivi d'une étude, «L'oiseau-monde, une omniprésence». De très beaux dessins originaux de Ianna Andréadis et deux cahiers d'images illustrent l'universalité du motif de l'oiseau dans l'imaginaire populaire. L'anthologie, avec notes et sources, compte 101 contes ou textes sacrés, cueillis dans le monde entier, une bonne moitié parmi les peuples indigènes des Amériques.

Fabienne Raphoz cite Bachelard: «L'oiseau réalise l'image première, celle que nous vivons dans les sommeils profonds de notre jeunesse.» Il allie l'air, la terre, l'eau et même, dans la mythologie, le feu, puisque le Phénix renaît de ses cendres. Pour les Indiens Gé d'Amazonie, c'est un pic qui a donné au Soleil

son diadème de plumes de feu, alors que Lune a laissé tomber le sien, embrasant toute la savane et ses habitants. Zeus est un aigle, Athéna, une chouette, Thot, un ibis. Pour les Indiens des plaines, le créateur est le corbeau. Les colombes peuplent la Bible. Des animaux, il y en a dans tous les contes, ce sont souvent des oiseaux, mais sont-ils là pour eux-mêmes ou juste pour remplacer l'homme?, se demande Fabienne Raphoz. «La morale implicite ou explicite des contes d'animaux est fatalement humaine (La Fontaine s'en souviendra) mais révèle parfois une observation plus subtile du vivant.» Plus l'animal est sauvage, plus il révèle le sentiment du mystère de la nature. L'aigle est un de ces héros insubstituables, qui entraîne hommes et bêtes dans des voyages libérateurs ou initiatiques. Avec le corbeau, il joue d'ailleurs le rôle principal dans cette anthologie, parallèlement au cheval et au serpent, vedettes parmi les autres animaux.

Que représentent tous ces êtres ailés? Chez les frères Grimm, le Seelenvogel est souvent une «épiphanie» de l'âme, dont l'ange ne serait qu'un avatar. Le «petit oiseau» des garçons, et autres «noms d'oiseaux», joue une autre partition, plus incarnée! Les belles femmes-oiseaux doivent dépouiller leur plumage pour séduire les humains tandis que les garçons se parent de plumes pour plaire aux femelles. Et n'oublions pas que ce sont les oiseaux qui ont appris aux hommes à chanter et à jouer des instruments, au temps où ils se parlaient encore.

Isabelle Rüf, Le Temps, 23 janvier 2010.

Le silence des contes

D'une certaine manière, le conte est une forme celée, comme la poésie

Il est rempli de jeunes filles obligées de se taire pour désensorceler leurs frères, sauver la vie de leur époux et laver un péché dont elles sont innocentes. C'est leur silence qui permettra à la joie, au bonheur, de revenir parmi les leurs, et au conte d'aboutir à ses fins. Pour le lecteur adulte le silence se poursuit : que cache-t-il ? Que donne-t-il à déchiffrer ?

Le conte intitulé «Frère Yves et l'oiseau chanteur», dans lequel le sommeil prend la place du silence (est-ce si différent ?) relève d'une longue tradition écrite. Le plus ancien texte connu est celui de Maurice de Sully, évêque de Paris au XIIe siècle. Voici ce qu'il raconte : après avoir constaté que le monde est rempli de méchanceté et que mieux vaudrait s'ensevelir dans un couvent. Frère Yves entre dans un monastère de trappistes. Au bout de quelques mois, il commence à avoir des doutes sur la valeur du Paradis où il travaille si durement à obtenir une place. Il craint de s'y ennuyer. Au cours d'une promenade, il entend un chant qui le séduit tant qu'il l'écoute pendant... 300 ans ! Quand il revient au monastère, il ne retrouve aucun des anciens compagnons de sa vie antérieure.

On aura reconnu le long sommeil de notre Belle au bois dormant, mais aussi et surtout celui des Sept Dormants d'Éphèse, qui a pris la tournure que nous lui connaissons vers l'an 500 et que l'on retrouve dans le Coran, à la sourate 18. Sommeil qui figure également dans le *De Gloria martyrum* de Grégoire de Tours. Et dans le *Rip Van Wickle* de Washington Irving, où le héros s'endort dans une grotte (comme les sept dormants d'Éphèse), «sujet de sa Majesté britannique George III» et qui «se réveille citoyen de États-Unis d'Amérique» (Trois récits américains). Les sept dormants, eux, s'endormaient chrétiens persécutés dans un empire païen qui, à leur réveil, se révélait chrétien.

Autre exemple d'un sujet riche en circulation : celui de la Belle, du Dragon et de son Sauveur, autrement dit de la légende de Saint-George et du dragon. Cette dernière nous est chère à cause de la peinture de Paolo Uccello, visible au British Museum de Londres. Cette fois, la raison du malheur absolu est un dragon hideux auquel une jeune fille doit servir de repas. Le triangle est en place pour donner lieu à d'infinies variantes. On s'aperçoit alors que dans le conte, comme au théâtre, ce sont elles qui ravissent. Comment comprendre, sinon, qu'une histoire quasiment identique puisse capter, toujours ?

Le conte parle par onomatopées : « Ton karari, ton karari », dit le métier à tisser de la femme-grue.

Par énigme : « Que roules-tu et déroules-tu ainsi. – Je roule pour faire proche le lointain et je déroule pour éloigner le proche. » Ou bien : la petite fille des « Oies sauvages » arrive à « l'isba montée sur pattes de poule qui tournait sur elle-même. Par la porte entrebâillée, elle vit, gueule béante, la baba yaga à la jambe d'argile ». Au moyen de chanson :

« Roi des poissons, accours, accours, car j'ai besoin de ton secours ».

En langue régionale :

« En passons un barat , Aqi se soun negats »

(En passant un fossé tous deux se sont noyés).

Autrement dit, le conte ne parle pas sauf peut-être aux enfants, ou bien s'il parle, c'est une langue différente, qui est comprise de par le monde, qui est commune à ceux qui habituellement ne se comprennent pas et s'entendent encore moins, il traverse les frontières, il n'emporte des cultures que ce qu'il faut pour faire signe et il les fait communiquer, échanger leurs don-

nées, il abonde en chansons sans objet, en onomatopées, ou en propos énigmatiques.

Dans les livres qu'elle édite ou qu'elle publie en tant qu'auteur (chez Corti, collection «Merveilleux»), Fabienne Raphoz, spécialiste des contes et par ailleurs poète, ordonne les textes autour d'un thème. Qui est, pour le présent volume, l'oiseau, animal fascinant, déjà présent dans une fresque de Lascaux, «l'air libre personnifié, intermédiaire entre l'ici-bas tangible et l'au-delà incertain», comme elle l'écrit dans sa postface.

L'influence, la prégnance des contes dans la littérature de tous les temps n'est plus à démontrer. Ils sont pourtant souvent mis de côté, méprisés, au profit de ce qui se donne comme la vraie, la bonne, la grande littérature. La collection «Merveilleux» oeuvre à combler ce qui nous apparaît comme un déni. Mais attention, au contraire des romans, ces livres sont à lire sans hâte, et chaque conte isolément, faute de quoi seront perdus leur saveur entêtante, leur ferment nourricier.

Marie Étienne, La Quinzaine Littéraire, n° 1007

Saluons chaleureusement la parution du beau travail de Fabienne Raphoz qui, avec *L'Aile bleue des contes : l'oiseau*, comblera les ornithologues amateurs autant que les amateurs de contes.

Sans son vol, aurions-nous jamais eu l'idée de voler ? Sans son chant, la musique serait-elle jamais apparue ? L'oiseau manquait encore au catalogue des contes de la très belle collection «Merveilleux» des éditions José Corti... L'oiseau, merveilleux véhicule symbolique, source intemporelle d'inspiration, d'admiration et de rêve pour l'esprit des hommes, intermédiaire privilégié des relations entre le ciel et la terre, entre le monde

du haut et le monde du bas. Trait d'union entre les éléments, à travers l'air, il s'élance et s'élève presque sans limites. Dans l'eau, il plonge, ou nage. Sur la terre, il se pose avec légèreté, toujours prêt à reprendre son envol... Qu'il soit l'annonciateur du destin, le messager de l'autre monde, le symbole de l'âme, ou de l'esprit et de l'intelligence, il occupe de tous temps sur les cinq continents une place et un rôle primordiaux dans l'imaginaire de l'homme. Les 101 contes d'oiseaux rassemblés ici par Fabienne Raphoz ne sont pas tous inédits, ni même inconnus.

Ils constituent cependant un corpus dont Claude Lévi-Strauss – à qui plusieurs contes, extraits des *Mythologiques*, ont été empruntés – aurait sans doute apprécié le juste équilibre entre connaissance et plaisir de lecture : passion et érudition se mêlent en effet dans ce remarquable travail pour donner, en complément des contes eux-mêmes, de nombreux commentaires portant sur les sources, la typologie, les variantes, et souvent d'utiles précisions à caractère ornithologique sur les espèces concernées.

Non seulement parfait par son contenu exigeant, conclu par un essai éclairant que l'auteur discrètement situé en postface, ce bel ouvrage est aussi richement illustré par deux cahiers iconographiques situés au milieu et à la fin de l'ouvrage, et surtout par les nombreux dessins originaux de Ianna Andreadis, représentant pour notre œil mal exercé la plupart des oiseaux évoqués dans ces contes (le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un index des illustrations).

**Yann Granjon, Librairie Sauramps, Montpellier,
Page des Libraires, décembre 2009.**

Hauts faits des oiseaux.

« Une chouette vole, tête de folle ; elle vole, vole, se pose, remue la queue, écarquille les yeux et repart ; et à nouveau, elle vole, vole, se pose, remue la queue, écarquille les yeux... Ceci n'est pas encore le conte mais seulement le début. »

Suit l'histoire, russe, des demandes en mariage réitérées que s'adressent, en vain, le héron et la cigogne. Un tel exorde, on l'aura compris, n'appartient, pas plus que l'histoire qu'elle annonce, au domaine de la rationalité. Et cette manière irrévérencieuse de railler l'emblème de la sagesse, l'oiseau de Minerve, en dit long sur un monde dont les savoirs merveilleux se construisent à partir d'enchaînements dénués de vraisemblance.

Platon, dans le Politique, fait dire à un personnage que, si d'aventure une grue se trouvait douée de langage, elle tracerait une ligne de démarcation entre les grues et tous les autres animaux. N'est-ce pas ainsi que font les hommes d'Occident quand ils se placent en face et au-dessus des bêtes ? Oui, mais il leur est pourtant arrivé, à ces désenchanteurs, d'inventer des contes dans lesquels, comme ici, les oiseaux sont leurs partenaires.

Ailes. « Comment, pauvre bête, vous parlez aussi dans la langue des hommes ? » Un gros livre bleu roi, l'Aile bleue des contes, illustré d'admirables encres de Ianna Andréadis, rassemble, comme exhaustivement, les oiseaux et les peuples du monde. Les grandes personnes qui lisent ces histoires aux enfants en viennent vite à se poser l'immense question : n'y a-t-il pas une couche profonde de l'imagination humaine, une identique constitution de l'esprit qui produirait, toujours et partout, des structures narratives semblables ? Si l'on s'en tenait à « ces événements qui n'eurent lieu à aucun moment mais existent toujours », il y aurait en effet peu de différences entre l'Occident, à condition qu'il ne soit que celui des récits merveilleux, et les Nations premières, totémiques ou animistes. Car c'est à

l'intérieur d'une même continuité que les hommes et les bêtes échangent paroles, femmes et services, et que l'on rencontre des princes aux ailes bleues, des femmes cygnes, des hommes corbeaux. Si des oiseaux parlent et interviennent dans la vie des autres vivants, c'est parfois qu'ils ont été métamorphosés et que leur existence animale ou hybride est provisoire. Mais, souvent, l'on entend raconter aussi comment de vrais oiseaux se comprennent entre eux, comment ils s'entretiennent avec nous et les autres animaux terrestres. C'est là une vieille, une universelle conviction que cette croyance à des messages secrets : il a toujours fallu que des augures interprètent les vols des oiseaux, que des poètes comprennent et traduisent leurs chants, que des conteurs fassent figurer leurs traits de caractère dans des histoires.

Dans « Le renard, le merle et le chien », les trois compères – faut-il dire les trois mousquetaires ? – se saluent, en bon Gascons, non par un « Bonjour », mais par un « Adieu ». Ce vieil usage chrétien qui affleure dans leur langue paysanne ne peut que charmer les héritiers des transcendances judaïque et grecque que nous sommes. L'air et la verticalité, s'opposant comme le divin à l'ici bas, quelques oiseaux, la colombe en particulier auront reçu le rôle de messagers du ciel. Mais il n'empêche que la plupart des contes européens témoignent de la persistance du paganisme, dont Michelet a si bien su parler dans la Sorcière. Cet extravagant commerce des hommes avec les bêtes, et plus encore avec les oiseaux qui ne sont pas des bêtes comme les autres, a toujours l'air de jouer un bon tour aux interdits théologiques, philosophiques et finalement scientifiques.

Rites. Pour les peuples non européens, en revanche, les contes vont constituer des mythes et même introduire à des rites, pour autant que certains de leurs animaux possèdent, comme l'a montré Descola, une intériorité, des intentions, des sentiments, une morale, en un mot, un langage qui ne diffère pas fondamentalement de celui des humains. Alors que les philosophes, sauf exception, ne traitent jamais que de l'ani-

mal, cette froide allégorie qui leur sert à définir le propre de l'homme, les contes nous mettent en présence des animaux eux-mêmes, ils nous apprennent à regarder, dans chaque espèce, dans chaque individu et singulièrement dans chaque oiseau, cette concrète proximité du lointain, qui n'en finit pas de nous abandonner, pauvres modernes trop pressés. Mais sans doute n'est-ce pas un hasard si Fabienne Raphoz, l'auteur de cette rêveuse somme ornithologique, codirige la maison d'édition qui porte le nom à jamais merveilleux de José Corti.

**Hauts faits des oiseaux, par Élisabeth de Fontenay,
Libération, jeudi 19 novembre 2009**

Les amateurs lisent les articles spécialisés, mais très abordables, abondamment accompagnés de photographies, de la revue Oiseaux. Ils savent aussi que la poésie a réservé une belle place aux oiseaux. Henri Pichette a même dressé un splendide catalogue des cris d'oiseaux et souvent écrit à propos des oiseaux dits «sauvages» :

Le goéland, la sterne
frisant la vague
jettent au vent
Leur clameur d'enfants d'outre-monde,
tandis que le huard
sillant l'eau plane du lac
pousse jusqu'en votre âme son cri de lumière écorché.

Et les oiseaux de la basse-cour ne sont pas non plus négligés par la poésie, ainsi chez Frénaud :

Fièrement le coq,
dessous les nefs qui se défont,
gorge formée au feu de forge,
toujours crie fort.

Ce détour pour affirmer qu'il faut un esprit des plus rigoureux, celui du chercheur, et un goût profond pour la poésie (Fabienne Raphoz est également poète), pour entreprendre un recueil de contes aussi important. Un rapide descriptif de l'ouvrage est nécessaire ; 478 pages : 101 contes de la Turquie au Danemark et au Burkina-Faso, de l'Australie au Chili et aux Vosges, partagés en trois ensembles («Contes des oiseaux», «Oiseaux des contes», «Quelques ailes subsidiaires») ; des notes précises pour chaque conte, jamais pédantes, qui donnent l'aire de diffusion et les variantes, des éclaircissements sur tel oiseau, des références, etc. ; une bibliographie, plusieurs index ; un très beau cahier en couleurs de gravures anciennes et de photographies, complété par un autre cahier de documents variés en noir et blanc. Ce n'est pas tout : des dizaines de dessins de Ianna Andréadis accompagnent le texte — et un dessin bleu et noir de l'oiseau bleu (Frobia) ; une postface d'une trentaine de pages apporte au lecteur toutes les analyses indispensables pour comprendre le rôle majeur de l'oiseau dans l'histoire de l'humanité.

On l'aura compris, ce livre est une somme passionnante qui s'ajoute aux volumes de la collection «Merveilleux». Le plus réjouissant est que l'on peut laisser de côté tout ce qui n'appartient pas aux contes — sauf les illustrations ! — et lire en retrouvant (cela a été mon cas) la fraîcheur des lectures de l'enfance. Ensuite, on reprend, on s'attarde aux notes, pas toutes, on y reviendra, et comme *L'Oiseau* de Michelet a été un livre de chevet, on finit par être curieux de la synthèse de Fabienne Raphoz. On ne sera pas déçu.

On ne pense pas spontanément au fait que l'univers des contes¹, comme celui des fables, est peuplé d'oiseaux. Omniprésence de l'oiseau — fascinant parce qu'il vole, marche, nage et dans l'imaginaire est aussi lié au feu. On sait que le fabuleux phénix renaît sans cesse de ses cendres, création «liée à un symbole astrologique (le soleil qui se lève et se couche) ou religieux (immortalité de l'âme qui renaît au «paradis» après la mort). La mue des oiseaux a pu participer de cette mythologie de la régénérescence [...]» ou «n'être qu'une explication merveilleuse donnée par l'homme à l'admiration, mâtinée de

crainte, qu'il éprouvait à l'égard de ces oiseaux lorsqu'il ne pouvait comprendre leurs formidables mouvements migratoires» (note, p. 88 et 89).

Les oiseaux, réels ou imaginés, sont présents dans tous les arts ; Fabienne Raphoz les retrouve dans la littérature et la musique (et l'on pense aussi aux étranges sculptures des oiseaux jumeaux de l'art roman), mais également dans tous les domaines de la vie quotidienne. Non seulement ils sont très présents, mais ce qui est remarquable, et qu'expose précisément Fabienne Raphoz dans son commentaire, c'est que certaines associations, comme celle de l'aigle et du serpent, sont communes à des civilisations fort différentes : le Serpent à plumes du mythe aztèque (Quetzalcóatl) est quasi identique dans un mythe babylonien...

Les oiseaux des contes et des fables miment la société des hommes tout en étant oiseau : dans un conte, un aigle ne peut être remplacé par un pigeon, surtout quand il remplit un rôle d'auxiliaire — ainsi l'aigle du monde souterrain (Turquie) délivre le héros en l'emportant sur son dos. L'oiseau aide de l'homme ? Plus encore : dans des contes des Nations Premières, l'homme et l'oiseau (et d'autres animaux) se parlaient, ce qui laisse entendre « une ancienne connaissance intime, une continuité entre l'homme et son environnement, peut-être perdue, sauf dans la parole qui la réitère, cette fois, à son insu ». Dans un autre contexte, la proximité est plus forte puisque l'oiseau est considéré comme une « épiphanie de l'âme » — oiseau augure, oiseau sacré, et si la colombe figure l'esprit saint les anges ne sont-ils pas des bêtes ailées ? Quant au mot oiseau, il appartient comme zizi (déformation de zoizeau) au langage enfantin pour désigner le sexe d'un jeune garçon — « le petit oiseau va sortir du nid »...

La symbolique multiforme de l'oiseau est bien lisible dans les contes, à la condition de les réunir en nombre et de pouvoir les commenter, en les comparant : c'est le cas dans cette somme qui, répétons-le, se prête à des lectures différentes. Pour le plaisir, fermons ce rapide survol avec, encore, Pichette :

À chacun son oraison
Le rossignol y la chante
La dam' du clocher la chuinte
La hulotte la houhoule
La lulu la turelure
La ramier la caracoule
Le rougegorg' la susurre
L'hirondelle la babille
La corneille la coraille
Le coq la cocoricote
Et le pinson la fringote
À chacun son oraison

Oiseau des haies Oiseau des nues
Oiseau sois le bienvenu
Dans mon coeur et dans ma maison.

**Poézibao, Tristan Hordé,
mis en ligne le 4 novembre 2009.**

1 Voir par exemple les Contes pour les enfants et la maison des frères Grimm, dont l'édition complète a paru cette année chez Corti.

2 Le premier poème est extrait de Poèmes offerts, éditions Granit, 1982, p. 54, et le second de Cahiers Henri Pichette 2, éditions Granit, 1995, p. 53.

La revue *La soeur de l'Ange*, donne aux pages 177-179, un texte de Maria João Reynaud, *La couleur des oiseaux; éloge de la diversité*, qui aurait pu figurer dans le livre de Fabienne Raphoz, bientôt sur toutes les tables des bonnes librairies. Ce texte, un très beau chapitre de *Le Cru et le Cuit*, dans lequel Levi-Strauss rapporte plusieurs versions de mythes sud-américains concernant la couleur des oiseaux. Il conclut, relativement aux langues de l'univers, et il faut lire le mythe pour interpréter correctement le mot sacrifice :

Dans leur immense variété chromatique, les langues de la planète établissent un rapport unique et immatériel avec les choses. Elles sont aussi irremplaçables que les couleurs des oiseaux, parce que l'être du monde est composé de nuance et diversité. Mais le fait inéluctable c'est leur disparition, par milliers, au cours des dernières décennies. Et aussi la destruction programmée de la vie sous toutes ses formes. Il nous faudra donc le sacrifice de milliers de cormorans pour préserver le rêve d'un monde plus humain, plus coloré et plus beau.

Très certainement, à sa manière, Fabienne Raphoz paie de son temps et de sa personne pour réunir dans la collection Merveilleux qu'elle a fondée les anthologies telles que celles des Fiancés-Animaux, ou l'édition critique des Contes pour les enfants et la maison des frères Grimm.

Cette anthologie critique (avec un appareil conséquent) qui nous fait faire le tour du monde, plume en tête, comporte en appendice une dimension réflexive de première importance, à laquelle on sent que l'auteure a mis beaucoup de passion (*L'Oiseau-Monde*, une omniprésence (en continu), pp. 399-431). Concluons avec elle en littérature et en poésie avec extrait du paragraphe :

« Si ton ramage se rapporte à ton plumage » (427-431), ces dernières lignes :

Marie-Louise Tenèze isole également les récits mimologiques :

« ce sont des formules par lesquelles on interprète plaisamment les chants des oiseaux et les cris de divers animaux. Ces formules ont donné lieu à la création de petits contes, ou elles en sont elles-mêmes tirées. [...] Les poètes eux aussi connaissent bien le truc et certains d'entre eux, à l'instar de Jacques Demarcq, font de la poésie mimologique, si l'on ose ce néologisme, et nous ne résistons pas au plaisir de citer Dominique Meens, lorsqu'il s'amuse avec le troglodyte, dans le chapitre justement nommé « ce très-petit oiseau » que nous conseillons de déclamer à vive allure, si possible, et, mieux encore, sur une branche face au soleil levant, toutes plumes caudales dressées afin que de simple imitation du troglodyte, on passe au devenir troglodyte dans notre tête d'homo sapiens, et à la conclusion de ces lignes, car c'est lui l'oiseau qui aura le dernier mot :

Troglodyte, dites troglodyte. Règle dite, O troglodyte, truglu, dis-tu, ti-trigliidi. Itrigli dit, dis-tu trugru, dis, titilgri ? Un gland dompté t'étreint. Les dons t'étreignent. Donc, être un gland : on t'étreint gland, être un gland, donc, être gredin ... Trop gros, dites. Dites « trop gros », Lady Tetrag, sur un grand, très grand train dompté. Oldy regret, dit-elle. Il dit : petit tigre, oldy ogre. O ogre oldy, grêlé du titan dilettante étranger, éteins-le, éteins le grand don ! Éteins le brandon ! T'as le gras, étend le gré, trugludytu ! titille Ilgrid, dite Lady Tetrag, Ilgrid Hittite, a glady glady Lady Tetrag.

Ronald Klapka, Lettres de la Magdelaine.

Par leur poids, certaines sommes livresques nous retiennent au sol. Celle de Fabienne Raphoz sur la présence, le rôle et l'action – secrète, occulte ou bienfaisante – des oiseaux dans les contes et légendes de tous les continents et de toutes les époques nous donne, sinon des ailes, du moins une science rare et un bienfait certain. Dans cette anthologie, l'oiseau de feu croise le hibou malheureux en amour, l'hirondelle des Balkans prend son envol tout prêt du merle d'or breton, tandis que le roite-

let gascon en remonte à l'aigle... Le savoir ornithologique est donc bien un chapitre de l'art poétique! Des index par races et contrées permettent de circuler dans ces territoires aériens.

Patrick Kéchichian, La Croix, 10 décembre 2009.

Fabienne Raphoz, poète, auteur et éditrice, est également à ses heures perdues ornithologue amatrice. Et cet amour des oiseaux vibre dans chaque page de cet incroyable travail de recherche qu'est cette anthologie sur l'oiseau. Elle a rassemblé cent un contes d'oiseaux de tradition orale de tous les continents, allant puiser à la fois dans les textes sacrés des Nations Premières (Amérindiens et Aborigènes d'Australie) et dans les contes populaires, merveilleux, religieux, etc. La finesse de l'analyse finale passionnera ceux qui souhaitent aller un peu plus loin et mieux comprendre le rôle de l'oiseau dans les contes. On y apprend, par exemple, que l'aigle est l'espèce la plus récurrente du corpus. Un ouvrage à la fois pointu et accessible, puisque ces contes, comme tous les contes, peuvent être racontés aux enfants.

Elise Rousseau, Oiseau mag, hiver 2009.

Après la belle anthologie de «fiancés animaux», Des Belles et des bêtes, publiée dans la même collection en 2003, Fabienne Raphoz nous propose un choix très riche de contes sur le thème des oiseaux. Très divers, ils sont parfois très brefs, parfois plutôt longs. Non seulement, chacun d'entre eux est identifié selon la classification Arne-Thompson, chaque récit est aussi suivi d'une assez longue, intéressante et souvent amusante analyse, avec mise en relation avec d'autres variantes, explications diverses sur le nom ou l'origine de l'oiseau et mille autres détails qui nous plongent dans l'univers de ces volatiles variés. Les

contes sont ponctués, ça et là d'illustrations en noir et blanc saisissantes [de Ianna Andréadis] ce qui contribue grandement au charme de ce livre qui pourrait paraître austère. Une mine d'histoires. Une petite merveille.

Evelyne Cevin, La Revue des livres pour enfants, février 2010.

Il s'agit d'une très vieille histoire. C'est ainsi que doivent commencer tous les conteurs de tous les contes d'oiseaux. Il y avait une fois un jeune homme pauvre qui s'en allait au marché. Sur son chemin il rencontre une grue prise par la patte dans un piège, et la délivre. La grue s'envole. Cette fois le conte est japonais. Plus tard, une jeune femme vient se réfugier chez le jeune homme. Elle est blessée au pied. Il la soigne et l'épouse. Après quelques épisodes fantastiques, il se transformera lui-même en oiseau afin de suivre dans les airs sa compagne volatile.

Fabienne Raphoz publie une anthologie commentée de *L'Aile bleue des contes*. On ne peut rêver mieux que cette randonnée dans l'espace, à travers les provinces, les civilisations, les îles, les paysages et les continents. Avec la rencontre de tous les charmeurs et charmantes, petits et grandes, de la gente libre et qui vole. Le troglodyte d'Écosse, les oies de Baba Yaga, l'oiseau de feu de Stravinski. Le merle d'or de la Bretagne.

On reconnaîtra au passage la filiation des contes aux récits du Romantisme allemand. Les Contes de l'enfance et du foyer des Frères Grimm, Jacob et Wilhelm. Les sept corbeaux par exemple et la fille à baptiser. On peut aussi évoquer le Faucon et la mort du Père de Clemens Brentano. Mais le charme du livre de Fabienne Raphoz tient à l'universalité du propos, univers de tous les mythes et contes d'oiseaux.

Nous aurons dans le livre des références à Franz Boas et Paul Radin, à cette civilisation du Potlatch des Indiens de la côte

Ouest du Pacifique. Avec leurs masques à transformations et les photographies de l'oiseau-tonnerre transporté d'un village à l'autre sur les lacs, et le déploiement des ailes du grand corbeau dans la sculpture des Haïda.

Le livre est somptueusement illustré de dessins – en noir et blanc – de Ianna Andréadis, et de photographies en couleur : la sturnelle des prés de Marc Catesby, l'aigrette neigeuse du Costa Rica, l'ombrette d'Afrique, le Frobria, oiseau bleu dessiné par Ianna Andréadis, et la chouette de Barthélemy l'Anglais.

La passion des oiseaux est aussi mystérieuse dans ses initiations, ses découvertes et ses infinités, que celle des végétaux dans la botanique. Je choisis le plus souvent de ne m'initier qu'à quelques espèces imprévisibles. Mais en l'occurrence, au travers du livre, c'est toutes les variétés et toutes les digressions des contes et légendes qui se présentent et qui nous sont offertes.

On saisit là que l'histoire des contes est répétitive par principe, et qu'elle peut se dévider à l'infini, se conclure brusquement, et recommencer le lendemain avec les memes refrains et les mêmes chansons. La supériorité des contes est appuyée sur la faiblesse et l'énergie des peuples. Par une ruse de l'esprit, il en résulte une forme de la sagesse qu'il est parfois utile de réciter afin d'imaginer le destin de l'humanité.

Paul Louis Rossi, Europe, avril 2010

Emmanuelle Sempère | «Des belles et des bêtes. Anthologie de fiancés animaux | *L'Aile bleue des contes: l'oiseau*», *Féeries*, 9 | 2012, 291-297.

La collection que les Éditions José Corti consacrent au «Merveilleux» depuis 1998, sous l'impulsion de leur codirectrice Fabienne Raphoz, accueille aussi bien des anthologies que des œuvres individuelles, des textes anciens que des premiers romans, réunis pour leur capacité à ouvrir et rouvrir les voies du merveilleux.

2 • Ces anthologies ouvrent très large les portes linguistiques et culturelles : faisant se parler des contes de tous horizons, les éditeurs, qu'il s'agisse de Claudine Lecouteux, Nicole Belmont, Elizabeth Lemirre ou Fabienne Raphoz, mettent en évidence l'universalité et en même temps l'infinie variété du merveilleux. Il semble qu'il y ait, au fondement comme à l'horizon de ces grandes sommes anthologiques, une conviction : il unit les hommes et crée entre eux des liens que la littérature et les échanges culturels viennent encore renforcer, mais qui les précèderaient par une sorte d'antériorité originelle. Si le merveilleux est ainsi à l'origine de ces anthologies, le conte n'en est que la forme la plus courante : le récit peut prendre d'autres formes, et son statut oral, populaire, littéraire, savant intéresse peu les éditeurs ; les illustrations même semblent là moins pour illustrer les textes que pour les accompagner : aux photographies personnelles se joignent, dans la seconde des deux anthologies, des dessins originaux, présentés selon leur ordre propre et non en fonction du contenu des histoires.

3 • Les deux ouvrages se composent de trois grandes parties : l'anthologie proprement dite, un dossier comprenant entre autres une liste des contes avec des éléments d'identification typologique et une postface proposant moins une analyse générale du corpus qu'une réflexion sur son substrat mythique.

4 • Les deux anthologies scindent le corpus en deux groupes, sur un critère objectif interne aux récits : pour le fiancé ani-

mal, Fabienne Raphoz distingue le fiancé animal masculin de la fiancée animale — en notant au passage que la seconde n'a pas, contrairement au premier, fait l'objet de travaux monographiques qui en auraient dégagé les éléments structurels. Pour l'oiseau, elle distingue entre les contes où l'oiseau est un animal de ceux où il est issu d'une métamorphose. Une troisième partie permet d'accueillir, dans *Des belles et des bêtes*, soit des textes «matriciels» comme *Psyché*, ou étonnants comme *Sire Semoule*, soit des contes «subsidiaires» dans *L'Aile bleue des contes* — dont on peine parfois à comprendre pourquoi ils ne pourraient s'intégrer aux autres parties. Il est évident que le classement des contes des *Belles et des bêtes* était plus aisé, du fait du nombre restreint des contes-types concernés — les AT 400, 401, 402 pour les fiancées animales, 425/433 et 440 pour les «bêtes». Comme le souligne Fabienne Raphoz — «mon beau rêve d'enfant portait un matricule : l'AT 425» (p. 430) —, le mythe auquel s'adosent ces contes s'ancre au plus profond de la psyché humaine, ce qui donne à l'ensemble de l'anthologie une grande cohésion. Le cas de la seconde anthologie est très différent sur le plan typologique : les oiseaux interviennent dans toutes sortes de récits, en sont ou non les protagonistes principaux et y figurent comme tels ou comme avatars métamorphosés. La liste des contes-types concernés monte ainsi à quarante-trois, tandis que quarante-quatre contes sur les cent un échappent au classement. L'unité de l'ensemble tient au référent oiseau, invitant le lecteur à prendre conscience de l'«omniprésence» de l'oiseau dans l'observation du réel comme dans son imaginaire. Le classement ayant été sans doute plus difficile, la troisième partie de l'anthologie paraît plus décousue ; là s'épuise en quelque sorte l'opposition entre oiseau véritable et résultat d'une métamorphose : entre les hommes et les oiseaux une continuité s'affirme, que l'homme n'est pas toujours capable de comprendre, comme le révèle le cruel conte d'Oscar Wilde, *Le Rossignol et la rose*, qui clôt l'anthologie.

5 • Les dossiers qui accompagnent la partie anthologique de ces deux ouvrages sont d'un esprit très différent semble-t-il : si pour les fiancés animaux la perspective typologique structurale

prédomine, une perspective anthropologique — au sens large d'une anthropologie de la nature — dirige le second dossier. Les deux corpus imposaient des démarches différentes, mais on pourra néanmoins regretter que ne soit pas proposée une perspective d'ensemble avec une autre façon d'appréhender et d'étudier les récits merveilleux.

6 • Aussi le premier dossier, sur les fiancés animaux, se commande-t-il des travaux des folkloristes — Paul Delarue et Jean-Öjvind Swahn essentiellement —, tout en choisissant d'intégrer une perspective plus littéraire (dix notices biographiques remettent en avant la notion d'auteur et les contes littéraires sont largement mis en valeur dans l'anthologie). Ces deux perspectives associées apportent un équilibre à l'ensemble mais en limitent aussi, nécessairement, l'exploitation : les folkloristes par exemple regretteront que la liste des contes ne mentionne pas toujours leur origine géographique et que la structure générale des contes-types ne renvoie pas, pour les « variantes », aux contes eux-mêmes et aux cultures qui les ont produits ; outre les problèmes soulevés par la notion de « variante » — et qui seront traités dans la postface de la seconde anthologie —, ce dossier typologique hésite par trop entre l'exhaustivité (impossible) du recensement et le choix (nécessairement motivé) des variantes. Symétriquement, le lecteur pourra être frappé par l'importance et le nombre des œuvres littéraires qui se sont emparées de ces motifs et par l'absence de tout commentaire spécifique : les deux parties de l'anthologie s'ouvrent sur des contes classiques, écrits par Aulnoy, Villeneuve, Beaumont, mais sans que leur position soit motivée. On pourrait interroger les raisons de la prééminence de ces textes au moins dans la mémoire des lecteurs et analyser les formes prises par le mythe selon le contexte, les motivations et les supports de son élaboration en contes.

7 • Le grand apport de cette anthologie est ailleurs : F. Raphoz associe et met en regard deux corpus gémellaires, et interroge leur parenté dans la postface, ce que ni les folkloristes ni les littéraires n'avaient fait auparavant. F. Raphoz souligne dans ce texte joliment intitulé « L'âme d'or des bêtes » que l'AT 400

(version féminine) n'a pas fait l'objet de travaux dont a bénéficié l'AT 425 et elle se propose de tisser des liens entre les deux corpus. « Non folkloriste » (p. 431), F. Raphoz ne s'engage pas dans un travail typologique : c'est en mythologue et en poète qu'elle aborde son corpus et qu'elle étudie les ressemblances et les différences entre les contes en fonction du sexe des fiancés animaux. Une « poétique des bêtes » (p. 453) se dégage, qui fait d'elles un reflet de l'âme des hommes, de leur sexualité, de leurs aspirations. Les deux grandes parties de l'anthologie présentent ainsi, comme en un diptyque, les deux faces d'un même mythe, car « si ce qu'il y a à voir derrière la peau est différent selon que la bête est bête ou animale [...], tout est finalement dans ce voir ou ce dire, affaire de secret à garder » (p. 444). Ce « tabou du regard » appartient au mythe : « voir est interdit » (p. 434), avec des enjeux différents selon le sexe de l'objet du mystère. « Raymondin ne peut voir Mélusine lorsqu'elle est bête tandis que Psyché ne peut voir amour quand il est beau » (p. 443). Il s'agirait de « deux types d'initiation », l'une « vers le haut, le ciel, l'éther », l'autre « vers le bas, la terre, le bas-ventre ». Cette analyse permet à F. Raphoz d'approfondir le rapport entre conte et mythe et de corriger la définition, courante chez les ethnologues, du conte comme « dégradation du mythe » (p. 428). Une fois posée la « puissance de survie et d'autonomie » du conte soulignée par N. Belmont, toute la question est de comprendre comment le conte et le mythe peuvent coexister et comment le sens circule de l'un à l'autre : il y aurait, propose F. Raphoz, « un aller-retour réciproque entre mythe et conte » et « une translation vers un autre ordre des choses, lorsque les premiers [les mythes] sont abolis, en tant que croyance » (p. 448). À la téléologie couramment admise s'oppose une conception cyclique, où le mythe fait retour dans le conte, et où l'autonomie de ce dernier lui permet de se faire mythe à son tour.

8 • L'anthologie du second ouvrage, sur les oiseaux, est, en nombre et en variété de textes, plus riche encore, avec des contes parfois très courts, et l'appareil critique paraît mieux maîtrisé — liste des contes replacée dans la table des matières, bibliographie reportée en fin de volume pour un maniement

plus aisé. Surtout, les contes eux-mêmes sont suivis d'une brève notice fort intéressante fournissant au lecteur sources et références, indiquant les contes apparentés et proposant un commentaire textuel souvent très suggestif, ainsi que des précisions concernant la nature des oiseaux représentés. La richesse des renvois est ici à souligner ; la cohérence de la collection éclate avec évidence au travers des très nombreux renvois qui y sont faits et qui invitent le lecteur à croiser les contes — par exemple, le conte no 47 est assorti d'un commentaire le rapprochant du conte égyptien des Deux frères, publié dans cette même collection, le conte no 76 est relié au Coran aussi bien qu'à un texte de Grégoire de Tours et enfin au conte fantastique de l'Américain Washington Irving (p. 306). De sorte que l'exploitation du volume, qu'on soit folkloriste, historien de la littérature ou lecteur curieux, est beaucoup plus aisée qu'avec la précédente anthologie.

9 • La première partie de l'anthologie concerne les oiseaux véritables, et les récits qui y sont reproduits appartiennent donc globalement aux « contes d'animaux » de la classification Aarne et Thompson. Ces folkloristes ont, comme pour les poissons, ménagé une classe spécifique aux oiseaux, ce que F. Raphoz justifie dans sa postface en expliquant que l'« appartenance [de l'oiseau du conte] à une espèce, ou plutôt à une famille compte, c'est-à-dire fait tenir le récit, elle permet même d'accéder à une sorte d'ipséité » (p. 404). Dans tous ces contes, qu'ils soient ou non centrés sur l'oiseau, « la morale implicite ou explicite des contes d'animaux est fatalement humaine (La Fontaine s'en souviendra) mais révèle parfois une observation plus subtile du vivant » (p. 408). La fonction étimologique très présente dans cette première série de contes concerne non seulement les oiseaux mais aussi les êtres humains, voire le vivant dans son entier. Les commentaires tissent des liens, établissent des correspondances, et enchaînent les contes dans une sorte de vaste histoire de l'invention mythologique des hommes.

10 • La seconde partie de l'anthologie est consacrée aux métamorphoses en oiseaux et aux oiseaux fabuleux. Souvent plus

récents, plus longs aussi, ces contes sont très poétiques et riches en symboles. Les commentaires et rapprochements permettent de mettre en relation l'invention poétique et l'observation de la nature — nombre d'oiseaux ont une valeur symbolique dans telle ou telle culture, que le milieu et leur espèce expliquent. La grande précision des explications ornithologiques est précieuse car elle rend compte de l'ancrage du merveilleux dans la vie naturelle, même dans le cas de l'invention fabuleuse.

11 • Une troisième partie regroupe des « ailes subsidiaires », une vingtaine de contes qui sont soit des variantes des contes précédents — sept contes —, soit des textes « complémentaires » ; partie sans doute décousue, qui permet cependant de connaître des récits étonnants — pour lesquels les données philologiques semblent encore souvent manquer. On aimerait parfois plus de précisions : le conte no 84 est-il reproduit dans la version qu'en donne Claude Lévi-Strauss ou lui-même cite-t-il un conteur (p. 325) ? Quel est le statut du conte de L'Oiseau bleu, no 85, dans l'ouvrage d'histoire naturelle dont il est issu (p. 326) ? Il y a là matière à enquête, et l'anthologie présentée par F. Raphoz ne prétend pas à l'érudition. Les indications ornithologiques sont en revanche toujours très fournies et très suggestives (p. 376). Certains contes semblent à la frontière entre les deux parties de l'anthologie — tel celui de L'Oiseau magique, conte chinois (no 95, p. 356), où l'oiseau est à la fois fabuleux et pris en tant qu'oiseau dans le récit (c'est lui qui possède et incarne l'art du conte : par trois fois, il obtient sa liberté en racontant une histoire qui arrache un soupir au roi).

12 • Le dossier qui accompagne cette anthologie choisit une perspective nettement anthropologique ; certes, la classification Aarne et Thompson reste présente, mais davantage comme outil de classement que comme grille d'interprétation. La postface marque une nette prise de distance : « la notion même de conte-type est une commodité qui permet de postuler un canon sur lequel similitudes et différences pourront être relevées avec ce qu'on nommera variantes, mais, truisme, dans le domaine de l'oralité, la trace qui atteste de l'origine fait fatalement défaut. »

(p. 421) F. Raphoz fait sienne une réserve courante chez les littéraires et exprimée ici par la médiéviste Anita Guerreau (dont le nom est mal orthographié) : « Les contes recueillis par les folkloristes [...] représentent en gros, dans la forme où on les possède, l'expression de la paysannerie européenne du xix^e siècle et non pas l'expression parfaitement atemporelle d'un système culturel qui aurait traversé les siècles, sinon les millénaires du néolithique à la période contemporaine. » La perspective de F. Raphoz n'est cependant pas plus contextualisée ici que dans la postface du précédent ouvrage, contrairement à ce à quoi invite le propos de l'historienne : lorsque des filiations sont suggérées, les chemins qu'elles ont pu prendre ne sont pas évoqués (par exemple à propos de Friedrich Nietzsche, p. 411). Mais l'intérêt du travail de F. Raphoz est ailleurs : au-delà de la querelle opposant les deux approches du conte comme genre populaire ou intertextuel, F. Raphoz invite ses lecteurs à prendre un peu de hauteur et, dans le prolongement de sa réflexion sur le mythe dans *L'âme d'or des bêtes*, propose ici une lecture à la fois anthropologique et littéraire du conte.

13 • Au travers du corpus exemplaire de l'oiseau — exemplaire en ce qu'il intervient dans toutes les formes qu'a prises le conte et ce dans un très grand nombre de cultures sinon toutes —, Fabienne Raphoz veut indiquer une façon nouvelle d'appréhender le merveilleux, dans une perspective anthropologique attentive aux rapports de l'homme avec la nature, aussi bien qu'à ses rapports avec le sacré et l'imaginaire. Elle s'appuie pour cela sur les très récents travaux de l'anthropologue français Philippe Descola qui tente, dans *Par-delà nature et culture* (Gallimard, 2005), de dégager sa discipline du paradigme occidental dominant de la séparation entre nature et culture, en appliquant aux contes le dispositif conceptuel des quatre ontologies — l'animisme, le totémisme, l'analogisme et, enfin, le naturalisme dans lequel l'Occident baigne depuis l'époque moderne. Or cette opération conduit à mettre en évidence la proximité entre « conte occidental et vision du monde des nations premières » (p. 420). Peut-être les lecteurs de contes savaient-ils intuitivement ce qu'énonce l'anthropologie, à sa-

voir que le conte permet de « retrouver » ou d'« acquérir » (ce seraient les deux faces d'un « cogito en miroir ») le « sentiment de la nature » (Oskar Dähnhardt) qui réconcilie l'homme avec son environnement. Fabienne Raphoz justifie ainsi, en sus du critère thématique, la coprésence « des contes occidentaux dits d'animaux, des récits étiologiques et des mythes des Peuples premiers » (p. 430) : il y aurait entre les quatre ontologies dégagées par l'anthropologue des liens, des glissements, des passages — « cette intuition suppos[ant] une recherche plus approfondie » que Fabienne Raphoz se propose de mener « dans un autre contexte ». C'est là un projet des plus ambitieux et les retombées s'en annoncent fondamentales, tant pour la compréhension du conte et des imaginaires culturels dont il procède que pour l'anthropologie du merveilleux.

14 • Disons enfin un mot de la beauté de l'ouvrage — en utilisant ce même critère que l'éditrice met en avant pour justifier le choix des textes de ses anthologies (2003, p. 431). Le cheminement dans les contes est rythmé par les dessins d'I. Andréadis — pour le plus grand plaisir visuel du lecteur, qui ne quitte ainsi jamais les oiseaux des yeux de l'âme comme du corps, mais également avec des retombées sémantiques puissantes bien décrites par François Fièvre dans son compte rendu de l'ouvrage de F. Raphoz : « le rapprochement entre les deux ordres, ici magnifiquement entrelacés », ordre de la typologie Aarne et Thompson pour les contes, ordre de l'histoire naturelle pour les dessins, va, comme la postface et les commentaires associés aux textes, dans le sens d'un dépassement de l'opposition entre science (ornithologique) et merveille (du conte). Reste à y associer, en plus des beaux vers de Roger Giroux (malheureusement absent de la bibliographie) cités en exergue de la bibliographie, l'écriture de Fabienne Raphoz qui sait si bien exploiter, ici au profit de l'analyse, les ressources sonores et visuelles du langage. Il faut alors poursuivre le voyage en terre d'oiseau en compagnie de Fabienne Raphoz poète, et ouvrir ses *Jeux d'oiseaux dans un ciel vide, augures* parus aux Éditions Héros-Limite en 2011 : « Pour tout le vieux Continent siffler loriot c'est siffler beau. » (p. 181)

Ce fut un grand moment d'échange et de bouillonnement d'idées que la rencontre avec Fabienne Raphoz à la librairie Le Livre, à Tours, ce 23 avril dernier. Fabienne Raphoz, par ailleurs éditrice chez José Corti et auteur de livres de poésie chez Héros-Limite, présentait une anthologie de sa composition autour de la présence de l'oiseau dans les contes... et dans les contes populaires de tradition orale en particulier. (...) Les textes sont rangés dans l'ordre de la classification Aarne-Thompson, ordre canonique pour les folkloristes qui permet de classifier les contes en fonction de leur proximité avec un «conte-type», entité abstraite qui n'a pas pour autre fonction épistémologique que d'autoriser le rapprochement entre différentes versions d'un même conte.

L'ouvrage est magnifiquement illustrés de dessins en silhouettes de Ianna Andréadis, artiste peintre qui a magnifiquement représenté les oiseaux selon leurs espèces, dans une sobriété de noir et de blanc qui ne peut que rappeler le noir de la typographie sur le blanc du papier. Mallarmé n'avait-il pas comparé la poésie à la grâce du vol d'un oiseau dans le ciel?

Les illustrations d'Ianna Andréadis sont, elles, classées selon un autre ordre canonique, celui du Handbook of the Birds of the World (HBW), qui classe les oiseaux selon leur espèce et leur famille, dans la plus stricte tradition taxinomique de la biologie animale, nommée du temps de Linné «histoire naturelle».

Cette coexistence de deux classifications au sein d'un même ouvrage, celle d'Aarne-Thompson pour les textes, et celle du HBW pour les images, m'a laissé songeur. Il m'a semblé que nous avions comme deux histoires naturelles qui se rencontreraient et s'entrelaçaient, celle des textes et celle des images, celle des contes et celle des oiseaux. Le conte, dont personne n'a pu jusqu'ici décrire l'origine et raconter l'apparition, ne serait-il pas au sens strict une histoire naturelle, au sens où les Grimm parlaient, justement à leur propos, de «poésie de nature»? Sans vouloir dire que les contes sont nés de la nature comme les oiseaux (ils restent des objets de culture), le rapprochement entre

les deux ordres, ici magnifiquement entrelacés, méritait d'être souligné. Splendide et magnifique rencontre, en tout cas, et absolument poétique, de l'art de raconter des histoires et de l'animal au chant divin qui parcourt l'azur des cieux.

François Fièvre, Le Conte et l'oiseau, une histoire naturelle, Ombres vertes.